**Ce qui est important 58**

Jacques Lacan, *Mon enseignement*, 1967

Place, origine et fin de mon enseignement [...]

L’inconscient, on connaît ça depuis toujours. Bien sûr qu’il y a un tas de choses qui sont inconscientes, et même que tout le monde en parle depuis beaucoup de temps dans la philosophie. Mais dans la psychanalyse, l’inconscient, c’est un inconscient qui pense ferme. C’est fou ce que ça élucubre dans cet inconscient. C’est des pensées, dit-on.

Alors, là, attention, minute. « Si c’est des pensées, ça ne peut pas être inconscient. Du moment que ça pense, ça pense que ça pense. La pensée, c’est transparent à soi-même, on peut pas penser sans savoir qu’on pense. »

Bien sûr, cette objection n’a plus du tout de portée maintenant. Non pas que personne se soit vraiment fait une idée de ce qu’elle a de réfutable. Elle apparaît réfutable alors qu’elle est irréfutable. C’est justement ça, l’inconscient. C’est un fait, un fait nouveau. Il faudra commencer à penser quelque chose qui rende compte de ceci, qu’il peut y avoir des pensées inconscientes. Ça ne va pas de soi. [...]

Qu'est-ce qu'une idée ?  
Peut-on dire plus qu'on ne pense ?

La faiblesse du psychanalyste, son penchant, il sait bien qu’il lui faut se garder d’y céder, et dans la pratique quotidienne, bien sûr, il se tient à carreau. En revanche, le psychanalyste pris au collectif, les psychanalystes quand il y en a une foule, une tripotée, veulent qu’on sache qu’ils sont là *pour le bien de tous*.

Ils font tout de même très attention de ne pas avoir cette faiblesse d’aller trop vite au bien du singulier, au bien de celui à qui ils ont affaire, parce qu’ils savent très bien que ce n’est pas en voulant le bien des gens qu’on y arrive, et que, la plupart du temps, c’est même le contraire. C’est heureusement une idée qui est tout de même pour eux acquise, du fait de leur expérience.

Il s’en faut qu’ils soient, au-dehors, de véritables propagandistes de la psychanalyse, alors qu’il serait salubre que plus de gens sachent que ce n’est pas en voulant trop de bien à son prochain qu’on lui en fait. Ça pourrait servir. [...]

Comment définir le bien ?  
Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Qu’est-ce que c’est, « la vérité »?

Eh bien, « psychanalyse » est un de ces mots-là. Au premier abord, tout le monde sent que ça veut dire quelque chose de bien à part, surtout que la vérité est articulée dans ce cas à un mode de représentation qui donne son style à ce mot « psychanalyse », et fait son emploi secondaire, si je puis dire.

La vérité dont il s’agit, c’est exactement comme dans l’image mythique qui la représente. C’est quelque chose de caché dans la nature, et puis ça sort, tout aussi naturellement, ça sort du puits. *Ça sort*, mais ce n’est pas assez, *ça dit.* Ça dit des choses, et des choses qu’on n’attendait pas, généralement. C’est ce qu’on entend quand on dit — « Nous savons enfin la vérité sur cette affaire, quelqu’un a commencé à se mettre à table ». Quand on parle de « psychanalyse », je veux dire quand on se réfère à ce quelque chose qui fait son poids, c’est de cela qu’il s’agit, y compris l’effet corrélatif qui convient, qui est ce que l’on appelle l’effet de surprise. [...]

Quand une chose a été dite et redite un certain nombre de fois, ça passe dans la conscience commune. Comme disait Max Jacob, et comme je me suis plié à le reproduire à la fin d’un de mes écrits, « le vrai est toujours neuf », et pour être vrai, il faut qu’il soit neuf. Ce que dit la vérité, il faut donc croire qu’elle ne le dit pas tout à fait de la même façon que le discours commun le répète. [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

A quoi peut-on reconnaître la vérité

Y a-t-il d’autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?   
Peut-on être sûr d'avoir raison ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

On pourrait d’abord se dire qu’il devait bien y avoir une raison pour que la sexualité ait pris une fois la fonction de la vérité — si ce n’est qu’une fois, mais justement, ce n’est pas qu’une fois. Après tout, ce n’est pas une chose si irrecevable que ça, la sexualité. Et puis, si elle l’a prise une fois, elle la garde.

Ce dont il s’agit est vraiment à la portée de la main, à la portée en tout cas du psychanalyste, qui nous en témoigne quand il parle de quelque chose de sérieux, et non pas de ses résultats thérapeutiques. Ce qui est à la portée de la main, c’est que la sexualité fait trou dans la vérité.

La sexualité est justement le terrain, si je puis dire, où on ne sait pas sur quel pied danser à propos de ce qui est vrai. Et dans ce qui est rapport sexuel, se pose toujours la question de ce qu’on fait vraiment — je ne dirai pas quand on dit à quelqu’un « je t’aime », parce que tout le monde sait que c’est un propos de jean-foutre, mais quand on a avec ce quelqu’un un lien sexuel, quand ça a une suite, quand ça prend la forme de ce qu’on appelle un acte.

Un acte, ce n’est pas simplement quelque chose qui vous sort comme ça, une décharge motrice, comme dit trop volontiers et trop souvent la théorie analytique — même si, à l’aide d’un certain nombre d’artifices, de frayages divers, ou même de l’établissement d’une certaine promiscuité, on arrive à faire de l’acte sexuel quelque chose qui n’a pas plus d’importance, dit-on, que de boire un verre d’eau. [...]

Ça ne va pas tout seul pour des raisons qui tiennent à l’essence de la chose, c’est-à-dire qu’on se demande dans cette relation, quand on est un homme par exemple, si on est vraiment un homme, ou pour une femme, si on est vraiment une femme. Ce n’est pas seulement la partenaire qui se le demande, c’est chacun, soi-même, qui se le demande, et ça compte, ça compte pour tout le monde, ça compte tout de suite.

Alors, quand je parle d’un trou dans la vérité, ce n’est pas, naturellement, une métaphore grossière, ce n’est pas un trou au veston, c’est l’aspect négatif qui apparaît dans ce qui est du sexuel, justement de son inaptitude à s’avérer. C’est de ça qu’il s’agit dans une psychanalyse.

Évidemment, quand on commence à emmancher les choses comme ça, on ne peut pas en rester là. A partir d’une question comme celle-là, qui est vraiment actuelle, présente pour tous, on peut faire sentir le renouvellement du sens de ce que depuis l’origine Freud a appelé « sexualité ».

Les termes de Freud se raniment, y prennent une autre portée. On s’aperçoit même alors de leur portée littéraire, c’est-à-dire d’à quel point ils conviennent comme lettres à la manipulation de ce dont il s’agit. [...]

A quoi peut-on reconnaître la vérité

Y a-t-il d’autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?   
Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Que suis-je par rapport à mon corps ?  
Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?  
Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?  
L’idée d’inconscient exclut-elle celle de liberté ?

Ouvrez à n’importe quelle page le livre sur le rêve, qui est venu le premier, vous n’y verrez parler que d’affaires de mots. Vous verrez Freud en parler d’une façon telle que vous vous apercevrez qu’y sont écrites en toutes lettres, exactement, les lois de structure que M. de Saussure a diffusées à travers le monde. Il n’en était d’ailleurs pas le premier inventeur, mais il en a été l’ardent transmetteur, pour constituer ce qui se fait actuellement de plus solide sous la rubrique de la linguistique.

Un rêve dans Freud, ce n’est pas une nature qui rêve, un archétype qui s’agite, une matrice du monde, un rêve divin, le cœur de l’âme. Freud en parle comme d’un certain nœud, d’un réseau associatif de formes verbales analysées et se recoupant comme telles, non pas par ce qu’elles signifient mais par une espèce d’homonymie. C’est quand un même mot se rencontre à trois croisements des idées qui viennent au sujet que vous vous apercevrez que ce qui est important, c’est ce mot-là et pas autre chose. C’est quand vous avez trouvé le mot qui concentre autour de lui le plus grand nombre de fils de ce mycélium que vous savez que c’est là le centre de gravité caché du désir dont il s’agit. Pour tout dire, c’est ce point dont je parlais tout à l’heure, ce point-noyau où le discours fait trou. [...]

A quoi peut-on reconnaître la vérité

Y a-t-il d’autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?   
Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?  
L’idée d’inconscient exclut-elle celle de liberté ?  
Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?  
Le langage trahit-il la pensée ?  
Peut-on dire plus qu'on ne pense ?

Nous avons une science qui est organisée sur des bases qui ne sont pas du tout celles que vous croyez. Rien à voir avec une genèse. Pour faire notre science, c’est pas dans la pulsation de la nature que nous sommes entrés, non. Nous avons fait jouer des petites lettres et des petits chiffres, et c’est avec ça que nous construisons des machines qui marchent, qui volent, qui se déplacent dans le monde, qui vont très loin. Ça n’a absolument plus rien à faire avec ce qu’on a pu rêver sous le registre de la connaissance. C’est une chose qui a son organisation propre. Ce qui finit par en sortir comme étant son essence même, à savoir nos fameux petits ordinateurs de diverses espèces, électroniques ou pas, c’est ça, l’organisation de la science.

Bien sûr, ça ne marche pas tout seul, mais je peux vous faire remarquer qu’il n’y a pour l’instant, et jusqu’à nouvel ordre, aucun moyen de faire un pont entre les formes les plus évoluées des organes d’un organisme vivant et cette organisation de la science. [...]

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?  
Une connaissance scientifique du vivant est-elle possible ?  
L'art est-il moins nécessaire que la science ?

Pourquoi ne faisons-nous pas, nous aussi, en vingt secondes, trois milliards d’opérations, d’additions, de multiplications, et autres opérations usuelles, comme le fait la machine, alors que nous avons encore beaucoup plus de choses qui convoient dans notre cerveau ? Chose curieuse, ça fonctionne quelquefois comme ça un court instant. Sur l’ensemble de ce que nous pouvons constater, c’est chez les débiles. Le phénomène des débiles calculateurs est bien connu. Eux calculent comme des machines. [...]

Je ne dis pas tout ça pour appuyer là-dessus quoi que ce soit de ferme, mais seulement pour vous suggérer une certaine prudence, qui est particulièrement valable là où la fonction pourrait paraître se faire dans ce que l’on appelle « parallélisme ». Non pas pour réfuter le fameux parallélisme psycho-physique qui est, comme chacun sait, une foutaise depuis bien longtemps démontrée, mais pour suggérer que ce n’est pas entre le physique et le psychique que la coupure serait à faire, mais entre le psychique et le logique. [...]

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?  
Une connaissance scientifique du vivant est-elle possible ?  
L'art est-il moins nécessaire que la science ?  
Quelle différence peut-on faire entre l'esprit et le corps ?   
Peut-on se fier à l'intuition ?

En effet, il est peut-être bien vrai que l’inconscient ne fonctionne pas selon la même logique que la pensée consciente. Il s’agit dans ce cas de savoir laquelle.

Ça ne fonctionne non pas moins logiquement, ce n’est pas une pré-logique, non, mais une logique plus souple, plus faible, comme on dit chez les logiciens. « Plus faible » indique la présence ou l’absence de certaines corrélations fondamentales sur lesquelles s’édifie la tolérance de cette logique. Une logique plus faible, ce n’est pas du tout moins intéressant qu’une logique plus forte, c’est même beaucoup plus intéressant parce que c’est beaucoup plus difficile à faire tenir, mais ça tient quand même. Cette logique, on peut s’y intéresser, ce peut même être expressément notre objet que de nous y intéresser, nous psychanalystes, si tant est qu’il y en ait. [...]

Une connaissance scientifique du vivant est-elle possible ?  
Y a-t-il d’autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?

Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?  
L’idée d’inconscient exclut-elle celle de liberté ?  
Peut-on dire plus qu'on ne pense ?  
Peut-on se fier à l'intuition ?

N’allez pas imaginer que l’homme a inventé le langage. Vous n’en êtes pas sûr, vous n’avez aucune preuve, vous n’avez vu aucun animal humain devenir devant vous *Homo sapiens* comme ça. Quand il est *Homo sapiens*, il l’a déjà, le langage. Quand on a voulu s’intéresser à ce qu’il en est de la linguistique, un M. Helmholtz en particulier, on s’est interdit de poser la question des origines. C’était une décision sage. Ça ne veut pas dire que c’est une interdiction qu’il faudra toujours maintenir, mais il est sage de ne pas trop fabuler, et on fabule toujours au niveau des origines.

Il n’empêche qu’il se fait tout un tas d’ouvrages méritoires dont nous pouvons tirer des aperçus tout à fait amusants. Rousseau a écrit là-dessus, et il y a même certains de mes chers nouveaux amis de la génération de l’École normale, qui veulent bien me prêter l’oreille de temps en temps, qui ont édité de lui un certain *Essai sur l’origine des langues*, c’est très amusant, je vous le conseille. [...]

Pouvons-nous penser l'origine ?

Tout cela permet de représenter bien des choses. Le sujet qui nous intéresse, sujet non pas en tant qu’il fait le discours, mais qu’il est fait par le discours, et même fait comme un rat, c’est le sujet de l’enonciation. [...]

On a commencé des choses qui s’appelaient « logiques modales », on n’a jamais poussé les choses très loin, sans doute pour ne pas s’être aperçu que le registre du désir est nécessairement à constituer au niveau du tableau A, en d’autres termes, que le désir est toujours ce qui s’inscrit en tant que conséquence de l’articulation langagière au niveau de l’Autre.

Le désir de l’homme, ai-je dit un jour où il fallait que je me fasse entendre — pourquoi n’aurais-je pas dit « homme »? mais enfin, ce n’est pas vraiment le bon mot —, le désir tout court est toujours le désir de l’Autre. Cela veut dire qu’en somme, nous en sommes toujours à demander à l’Autre son désir.

Ce que je suis en train de vous dire est tout fait maniable, ce n’est pas incompréhensible. Quand vous sortirez d’ici, vous vous apercevrez tout de suite que c’est vrai. Il suffit simplement d’y penser et de le formuler comme ça. Et puis, de telles formules sont tout à fait pratiques, vous savez, parce qu’on peut les renverser.

Un certain sujet dont le désir est que l’Autre lui demande — c’est simple, on renverse, on bascule —, eh bien, vous avez la définition du névrosé. Voyez comme ça peut être pratique pour se diriger. Seulement, il faut regarder ça de très près. Ça ne se fait pas en un jour.

Vous pouvez aller plus loin, et vous apercevoir du même coup pourquoi le religieux a pu être comparé au névrosé.

Il n’est pas du tout névrosé, le religieux. Il est le religieux. Mais ça y ressemble, parce que lui aussi est en train de combiner des trucs autour de ce qui est bien le désir de l’Autre. Seulement, comme c’est un Autre qui n’existe pas puisque c’est Dieu, il faut se donner une preuve. Alors, on feint qu’il demande quelque chose, par exemple des victimes. C’est pourquoi ça vient se confondre tout doucement avec l’attitude du névrosé, en particulier obsessionnel. Ça ressemble énormément à toutes les techniques des cérémonies victimatoires. [...]

Le langage ne sert-il qu'à communiquer ?  
Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?   
Peut-on désirer sans souffrir ?   
Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?  
Peut-on dire d'un désir qu'il est anormal ?  
Est-il absurde de désirer l'impossible ?  
Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?  
Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

La philosophie peut-elle parler de la religion ?   
Toute croyance est-elle contraire à la raison ?  
En quoi le sentiment esthétique se distingue-t-il du sentiment religieux ?   
La religion n’est-elle qu’un fait de culture ?

Si c’est dans le champ de l’Autre que se constitue le désir, si « le désir de l’homme, c’est le désir de l’Autre », il arrive qu’il faille que son désir, à l’homme, soit le sien propre. Eh bien, comme vous vous êtes exercé auparavant, vous êtes en état de voir les choses d’une façon moins précipitée qu’on ne le fait d’abord, moins acharnée à en trouver tout de suite des raisons anecdotiques. Quand le désir de l’homme, il faut bien qu’il s’extraie du champ de l’Autre et que ce soit le mien, eh bien, il arrive quelque chose de très drôle. Lorsque c’est à lui maintenant de désirer, eh bien, il s’aperçoit qu’il est châtré.

Le complexe de castration, c’est ça. Ça veut dire que quelque chose se produit nécessairement dans la signifiance, qui est cette sorte de perte qui nécessite que, quand l’homme entre dans le champ de son propre désir en tant que désir sexuel, il ne peut le faire que par le médium de cette sorte de symbole qui représente la perte d’un organe en tant qu’il prend dans l’occasion fonction signifiante, fonction de l’objet perdu. [...]

Je vais quand même vous dire quelque chose qui va vous calmer, vous rendre ça un peu plus compréhensible.

S’il y a castration, c’est peut-être tout simplement parce que le désir, quand c’est bien du sien qu’il s’agit, ne peut pas être eu, être quelque chose qu’on a, être un organe maniable. Il ne peut pas être à la fois l’être et l’avoir. Alors, l’organe sert peut-être ça justement à ce quelque chose qui est en fonction au niveau du désir. Il est l’objet perdu parce qu’il vient là à la place du sujet comme désir. Enfin, c’est une suggestion. [...]

Le langage ne sert-il qu'à communiquer ?  
Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?   
Peut-on désirer sans souffrir ?   
Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?  
Peut-on dire d'un désir qu'il est anormal ?  
Est-il absurde de désirer l'impossible ?  
Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?  
Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?  
Peut-on désirer sans souffrir ?

Le sujet est fabriqué par un certain nombre d’articulations qui se sont produites, et d’où il est tombé comme un fruit mûr de la chaîne signifiante. Déjà quand il vient au monde, il tombe d’une chaîne signifiante, peut-être compliquée, en tout cas élaborée, et c’est à elle très précisément qu’est sous-jacent ce que l’on appelle le désir des parents. On peut difficilement ne pas le faire rentrer en ligne de compte dans le fait de sa naissance, même quand ce désir était justement qu’il ne naisse pas, et surtout dans ce cas-là. [...]

Notre sujet tel qu’il est, le sujet qui parle, si vous voulez, peut bien revendiquer la primauté, mais il ne sera jamais possible de le tenir pour purement et simplement initiateur libre de son discours, pour autant que, étant divisé, il est lié à cet autre sujet qui est celui de l’inconscient et qui se trouve être dépendant d’une structure langagière. La découverte de l’inconscient, c’est cela. [...]

Le langage ne sert-il qu'à communiquer ?  
Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?  
L’idée d’inconscient exclut-elle celle de liberté ?  
Peut-on dire plus qu'on ne pense ?

Mon enseignement, sa nature et ses fins [...]

À la différence de ce qui se passe à tous les niveaux du règne animal — ça commence à l’éléphant et à l’hippopotame et ça finit à la méduse — l’homme se caractérise dans la nature par l’extraordinaire embarras que lui donne — comment appeler ça? mon Dieu, de la façon la plus simple — l’évacuation de la merde.

L’homme est le seul animal pour qui ça pose un problème, mais prodigieux. Vous ne vous en rendez pas compte parce que vous avez des petits appareils qui évacuent ça. Vous n’imaginez pas où ça va ensuite. Par des canalisations tout ça se rassemble dans des endroits formidables que vous ne soupçonnez pas, où ça s’accumule, et après, il y a des usines qui reprennent ça, qui le transforment, et qui en font toutes sortes de choses qui retournent dans la circulation par l’intermédiaire de l’industrie humaine, qui est une industrie très bouclée. Il est frappant qu’il n’y ait pas, que je sache, de cours d’économie politique pour y consacrer une leçon ou deux. C’est un phénomène de refoulement, qui, comme tous les phénomènes de refoulement, est lié aux nécessités de la bienséance. Seulement on ne voit pas très bien laquelle. [...]

Mais pour ce qui est de l’équation *grande civilisation = tubes et égouts*, c’est sans exception. A Babylone il y a des égouts, à Rome il n’y a que ça. La Ville commence par là, *Cloaca maxima [les égouts]*. L’empire du monde lui était promis. On devrait donc en être fier. La raison pour laquelle on ne l’est pas, c’est que si l’on donnait à ce fait sa portée, si l’on peut dire, fondamentale, on s’apercevrait de la prodigieuse analogie qu’il y a entre la voirie et la culture.

Ce n’est plus maintenant un privilège. Tout le monde en est plus que couvert. Ça se fige sur vous, la culture. Engoncé comme on est dans cette carapace de déchets qui viennent aussi de là, on essaie de donner vaguement à ça une forme. À quoi cela se résume-t-il? A de grandes idées générales, comme on dit. L’histoire, par exemple. [...]

Ne croyez pas pour autant que la culture est un but que je désapprouve. J’en suis bien loin. Ça décharge. Ça décharge complètement le la fonction de penser. Ça décharge de la seule chose qui ait un petit intérêt dans cette fonction, qui est tout à fait inférieure. Je ne vois pas pourquoi on irait mettre un quelconque accent de noblesse sur le fait de penser. A quoi est-ce qu’on pense ? Aux choses dont on n’est absolument pas maître, qu’il faut tourner, tournailler, soixante-six fois dans le même sens avant de réussir à comprendre. C’est ça qu’on peut appeler la pensée. Cogitant j’agite, je trifouille. Ça ne commence à devenir intéressant que quand c’est responsable, à savoir que ça apporte une solution, autant que possible formalisée. Tant que ça n’aboutit pas à une formule, à une formalisation, et autant que possible mathématique, on n’en voit pas l’intérêt, ni la noblesse. On ne voit pas ce qui mériterait qu’on s’y arrête.

L’histoire sert à faire l’histoire de la pensée, je veux dire, à se débarrasser enfin des petits efforts comme ça, timides, souvent très estimables, souvent scrupuleux — à la vérité, c’est cela qui surnage le mieux —, que tel ou tel a pu faire pour résoudre certains problèmes. Comme cela embarrasserait formidablement nos professeurs de tirer le fil et de dire ce qu’ils pensent de la logique de Descartes, ou de quelques-uns de ces égarés-là, si ça tient le coup au-delà de son foutu temps, il est plus commode de faire l’histoire de la pensée, ce qui revient à chercher ce qu’ils se sont refilé l’un à l’autre. C’est passionnant, surtout quand c’est une connerie, et quand on voit ce qui a survécu comme ça.

Ce mécanisme que je vous fais remarquer opère d’une façon tout à fait actuelle. Ce n’est pas de la théorie, je ne suis pas là pour monter la théorie en épingle. Vous pouvez le voir sous vos yeux, sans aller à la Faculté, où c’est d’ailleurs bien ce qu’on vous enseigne sous le nom de « philosophie ». [...]

Ce que l’on appelle le mouvement culturel a une fonction de brassage et d’homogénéisation. Quelque chose qui émerge a certaines qualités, certaine verdeur, certaine pointe. C’est un bourgeon. Ledit mouvement culturel le malaxe jusqu’à ce que ça devienne complètement réduit, infâme, communiquant avec tout.

Malgré tout, ça ne satisfait pas, il faut bien le dire. Non pour des raisons liées à des exigences internes, mais commercialement. Déraciné, ça s’épuise. Bien que j’aie prononcé des gros mots, je peux me permettre de vous répéter la formule qui m’est venue à ce propos. On veut bien manger de la merde, mais pas toujours la même. Alors, j’essaie d’en procurer une neuve. [...]

La culture est-elle libératrice ?  
La culture nous rend-elle plus humains ?

Quelle est la part de l´inné et de l´acquis dans le caractère ?  
La culture est-elle un simple ajout à la nature ?  
Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?  
Suis-je le sujet de mes pensées ?  
Qu'est-ce qu'une idée ?  
Qui fait l'histoire ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Et l’expérience, me direz-vous ? Justement, l’expérience ne se constitue comme telle que si on la fait partir d’une question correcte. On appelle ça hypothèse. Et pourquoi hypothèse ? Il s’agit tout simplement d’une question correctement posée. Autrement dit, quelque chose a commencé à prendre forme de fait, et un fait, c’est toujours fait de discours. Un fait reçu, jamais personne n’a vu ça. Ce n’est pas un fait, c’est une bosse, on se cogne contre, c’est tout ce qu’on peut dire de quelque chose qui n’est pas déjà articulé en discours. [...]

Que sait-on du réel ?  
Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne de "De la nature des choses", plus de 20 siècles après celle de Lucrèce ?

L'esprit a-t-il accès aux choses ?  
Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?  
Qu'est-ce qui a du sens ?

Il s’agit dans Freud de trois choses.

La première, c’est que ça rêve. C’est pas un sujet, ça, non? Qu’est-ce qu’on fout là tous? Je ne me fais pas d’illusion, un auditoire, si qualifié soit-il, ça rêve pendant que je suis là en train de m’escrimer. Chacun pense à ses petites affaires, votre petite amie que vous allez retrouver tout à l’heure, votre voiture qui est en train de couler une bielle, quelque chose qui ne va pas par là.

Et puis, ça rate. Voir le lapsus, l’acte manqué, le texte même de votre existence. [...]

Troisièmement, ça rêve, ça rate, ça rit. Je vous le demande, ces trois choses-là, c’est subjectif ou ça l’est pas? Il faudrait savoir de quoi on parle. Les gens qui se demandent quel besoin j’ai eu de ramener le sujet quand il s’agit de Freud ne savent absolument pas ce qu’ils disent. [...]

Le sujet est ce que je définis au sens strict comme effet de signifiant. Voilà ce qu’est un sujet, avant de pouvoir être situé par exemple dans telle ou telle des personnes qui sont là à l’état individuel, avant même leur existence de vivants. [...]

Quant à l’idée de mettre ce qu’on appelle l’homme dans un rapport avec ce qu’on appelle le monde, elle nécessite que ce monde, nous le considérions comme un objet, et que nous fassions du sujet une fonction de corrélation. Le monde pensé comme *ob-jet* suppose un *sub-jet*. Ce rapport ne peut prendre substance, essence, que d’une grande image de contemplation dont le caractère complètement mythique est manifeste. Nous imaginons qu’il y a eu des gens qui contemplaient le monde. [...]

Tout ce qu’il peut y avoir d’expérience un peu éclairée indique que le sujet est dans la dépendance de cette chaîne articulée que représente l’acquis scientifique. Le sujet a à y prendre sa place, à se situer comme il peut dans les conséquences de cette chaîne. Il lui faut réviser à chaque instant toutes les petites représentations intuitives qu’il s’était faites, et qui passent dans le monde et même dans les catégories soi-disant intuitives. Il faut tout le temps qu’il remette tout l’appareil sur le métier, histoire même de se loger. C’est tout juste s’il n’est pas déjà foutu dehors de ce système. [...]

C’est d’ailleurs le but du système. Autrement, le système échoue. C’est par là que dure le sujet. Si quelque chose nous redonne le sentiment qu’il y a un endroit où on le tient, où c’est à lui qu’on a affaire, c’est à ce niveau qui s’appelle l’inconscient. Parce que tout ça, ça rate, tout ça, ça rit, tout ça, ça rêve. [...]

L'esprit a-t-il accès aux choses ?  
Que sait-on du réel ?  
Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne de "De la nature des choses", plus de 20 siècles après celle de Lucrèce ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?  
Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?  
Peut-on distinguer le rêve de la réalité ?  
Peut-on dire plus qu'on ne pense ?  
Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?

En marge d’une petite gravure de Goya, on trouve écrit — « Le sommeil de la raison engendre des monstres ». C’est beau, et comme c’est Goya, ça l’est encore plus, on les voit, ces monstres. [...]

Il faudrait donc savoir s’arrêter. Le *sommeil de la raison* — c’est tout. Qu’est-ce que ça veut dire alors? Que c’est la raison qui favorise qu’on reste dans le sommeil. Là aussi, je ne sais pas si vous ne risquez pas d’entendre de ma part une petite déclaration d’irrationalisme. Mais non, c’est le contraire. Ce que l’on voulait mettre dehors, exclure, à savoir le règne du sommeil, se trouve ainsi annexé à la raison, à son empire, à sa fonction, à la prise du discours, au fait que l’homme habite le langage, comme dit l’autre. Est-ce irrationalisme que de s’en apercevoir, et de suivre les cheminements de la raison dans le texte même du rêve ? Toute une psychanalyse se déroule peut-être avant ce qui pourrait peut-être bien arriver, à savoir qu’on touche un point de réveil.

Freud a écrit quelque part *Wo es war, soll Ich werde*n *[Là où j’étais, je devait advenir]*. Même si nous le prenons au niveau de sa seconde topique, qu’est-ce d’autre qu’une certaine façon de définir le sujet? Là où c’était le règne du sommeil, je dois advenir, devenir, avec l’accent spécial que prend en allemand le verbe *werden*, auquel il faut donner sa portée de croissance dans le devenir. Qu’est-ce que ça peut vouloir dire? — si ce n’est que le sujet est déjà chez soi au niveau du *Es*. [...]

Illustration de tous les points précédents: Fransisco de Goya\_Le Sommeil de la raison engendre des monstres, 1799\_cur

Je pense que vous devez savoir ma position sur ce point, sinon je suis en état de vous la faire mieux sentir. La confusion du sujet avec le message est une des grandes caractéristiques de tout ce qui se dit de sot sur la prétendue réduction du langage à la communication. L’essentiel du langage n’a jamais été la fonction de communication. Je suis parti de là.

Von Frisch croit que les abeilles ont un langage parce qu’elles se communiquent des choses. C’est exactement du même ordre que ce que disent de temps en temps les gens quand ça les prend, que nous recevons des messages des corps étoilés, sous prétexte qu’il nous en parvient quelque chose. En quoi est-ce un message? Si on donne un sens au mot « message », il faut qu’il y ait une différence avec la transmission de quoi que ce soit. Sinon, tout serait message dans le monde. D’ailleurs, d’une certaine façon, tout l’est, étant donné ce qui met à la mode les fonctions de transmission et de véhiculation d’informations, comme on dit. Il n’est pas difficile de s’apercevoir que cette information, on peut la formaliser comme s’inscrivant exactement au sens inverse de la signification. Cela montre à soi tout seul qu’il ne faut pas confondre une information entendue en ce sens-là avec ce qui résulte de ce qui se véhicule dans l’usage du langage.

L’articulation du langage met d’abord en question ce dont il s’agit quant au sujet de l’enonciation. Le sujet de l’enonciation ne se confond absolument pas avec celui qui dit à l’occasion de lui-même *je*, comme sujet de l’énoncé. Quand il a à parler de lui, il s’appelle *je*. Cela veut dire simplement *moi qui parle*. Le *je* tel qu’il apparaît dans un énoncé quelconque n’est que ce que l’on appelle un *schifter*. Les linguistes prétendent qu’il est aussi sujet de l’enonciation. Quoi qu’ils disent, c’est tout à fait faux. C’est tellement faux que le faux, nous le touchons du doigt depuis que nous le connaissons. Il y a des énonciations dont le sujet, vous pouvez toujours le chercher. Il n’est en tout cas pas là pour celui qui est capable de dire *je*.

Cela nécessite tout de même de reconstruire un tout petit peu le schématisme prétendu de la communication. S’il y a une chose qui doit être remise en question, c’est tout spécialement la fonction simple de I’intersubjectivité, comme si c’était là un simple rapport duel avec un émetteur et un récepteur, et ça va tout seul. Ce n’est pas ça du tout.

La première chose dont il s’agit dans la communication, c’est de savoir ce que ça veut dire. Tout le monde sait ça. La moindre expérience montre justement que ce que l’autre est en train de dire ne coïncide jamais avec ce qu’il dit.

C’est même pour cette raison que vous vous esquintez à construire une logique. C’est pour pouvoir mettre au tableau des petits signes sur lesquels, eux, il n’y aura pas de doute. Vous vous efforcez justement d’éliminer le sujet. Et en effet, à partir du moment où vous avez mis des petites lettres, pour un moment il est éliminé. Vous le retrouverez naturellement au bout, sous la forme de toutes sortes de paradoxes. C’est ce qu’il y a de démonstratif et de passionnant dans tous ces essais de serrage de près auxquels procède la logique.

Quelqu’un nous amène que, si nous vouIons parler de quelque chose qui n’est absolument pas du psychisme, mais bel et bien une métapsychologie, c’est-à-dire tout autre chose qu’une psychologie, il faut parler du ça, du moi, et du surmoi. On fait comme si tout cela allait de soi, allait tout seul, de la façon la plus naturelle, avec de gros sabots. Il n’en est rien. Non seulement ça se distingue de tout le blabla d’avant, mais s’il y a une intersubjectivité dont on puisse parler à bon droit, une inter-subjectivité non seulement dramatique mais même tragique, qui n’a rien à faire avec l’ordre de la communication, une intersubjectivité de gens qui se poussent et qui se coincent et qui s’étouffent entre eux — eh bien, c’est celle qui se présente sous la forme du ça, du moi, et du surmoi, et cela se passe bel et bien de ce que vous appelleriez un même sujet.

On me demande pourquoi je parle du sujet, pourquoi, soi-disant, je rajoute ça à Freud. Dans Freud on ne parle que de ça. Mais on en parle sous une forme impérative, brutale. C’est une espèce d’opération de bulldozer, qui remet à vif tout ce que, depuis des millénaires de tradition philosophique, on essaie justement de camoufler concernant le sujet.

C’est précisément dans cet ordre de choses qu’on veut maintenant en mettre un coup, comme je vous le disais tout à l’heure. Ce que j’ai accentué, et je ne peux pas dire avoir fait ici autre chose que de suggérer une dimension, a en effet un pendant, qui est donné par des philosophes. Il y en a un par exemple, auquel j’ai fait une petite allusion dans le premier numéro de ma revue *Scilicet*, garçon plein de talent qui nous réserve encore quelques resucées d’utilisation de très grands thèmes classiques, dont je savais depuis longtemps l’existence avant de le rencontrer pour la première fois dans un congrès. Là, il m’a dit « Tout ça c’est très bien, tout ce que vous dites, je le suis » —, et ça se voit qu’il le suit, quand il écrit un article sur Freud il ne peut pas écrire autre chose que ce que j’ai dit — « mais pourquoi, pourquoi, tenez-vous à appeler ça le sujet ? » [...]

Ici, le philosophe était tout prêt à me dire — « Ce que vous articulez comme l’inconscient structuré comme un langage, pourquoi continuer à l’appeler le sujet ? » [...]

Pourtant, quelle folie ce serait de ne pas éprendre ce terme, dont je ne sais quoi d’heureux dans la tradition philosophique nous a conservé le fil, depuis l’*Organon* d’Aristote dont je parlais tout à l’heure. Relisez, ou lisez, les *Catégories*, mes petits amis, ceux qui de temps en temps ont l’idée de lire autre chose que des manuels, et voyez au début la différence qu’il y a entre le sujet et la substance.

C’est là une chose tellement cruciale que les deux millénaires de tradition philosophique dont je parlais n’ont fait qu’un effort, celui d’essayer de résorber ça. [...]

Tout part du traumatisme initial de I’affirmation aristotélicienne séparant de la façon la plus rigoureuse le sujet et la substance. Elle est tout à fait oubliée.

Que le sujet ait survécu à travers la tradition philosophique est démonstratif, si l’on peut dire, d’une véritable conduite d’échec de la pensée.

N’est-ce pas là la raison pour ne pas le quitter, ce terme de « sujet », au moment où il s’agit enfin d’en faire tourner l’usage ?

Qu'est-ce qui a du sens ?  
Le langage ne sert-il qu'à communiquer ?  
Que suis-je par rapport à mon corps ?  
Quelle différence peut-on faire entre l'esprit et le corps ?   
Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?  
Suis-je le sujet de mes pensées ?  
Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?

Donc, vous aurez entendu Lacan [...]

Bref, le travail des philosophes nous avait donné à supposer que la pensée est un acte transparent à lui-même, qu’une pensée qui se sait penser, c’est le critère dernier, l’essence de la pensée. Tout ce dont nous avions cru devoir nous purifier, nous dégager, pour isoler le processus de la pensée, à savoir nos passions, nos désirs, nos angoisses, voire nos coliques, nos peurs, nos folies, tout cela paraissait être témoin en nous de la seule intrusion de ce qu’un Descartes appelle le corps, car, à la pointe de cette purification de la pensée, il y a ceci, que nous ne pouvons saisir par aucun point que la pensée soit sécable. Tout viendrait du trouble apporté par des passions au fonctionnement des organes. Tel est le point où on en arrive au terme d’une tradition philosophique.

Tout au contraire, Freud, nous faisant retourner en arrière, nous dit que c’est au niveau de nos rapports à la pensée qu’il faut chercher le ressort de toute une part, singulièrement accrue, semble-t-il, dans notre contexte de civilisation, de gouverner par la prévalence, la croissance de la pensée en quelque sorte incarnée dans des *brain-trusts*, comme on dit. La pensée est depuis toujours incarnée, et cela est encore sensible pour nous, dans ce qui nous paraît le plus caduque, le plus déchet, le plus inassimilable, au niveau de certaines défaillances qui, en apparence, ne paraissent rien devoir qu’à la fonction du déficit. En d’autres termes, ça pense à un niveau où ça ne se saisit pas du tout soi-même comme pensée.

Ça va plus loin. Si ça pense à un niveau où ça ne se saisit pas soi-même, c’est parce que ça ne veut à aucun prix se saisir. Ça préfère incontestablement se dessaisir de soi-même encore que ce soit pensé. Bien plus encore, ça ne reçoit pas volontiers du tout les observations qui pourraient venir du dehors inciter ce qui pense à se ressaisir comme pensée. C’est ça, la découverte de l’inconscient. [...]

Que suis-je par rapport à mon corps ?  
Quelle différence peut-on faire entre l'esprit et le corps ?   
Le passionné est-il ennemi de lui-même ?   
Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?  
Suis-je le sujet de mes pensées ?  
Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?  
L’idée d’inconscient exclut-elle celle de liberté ?  
Peut-on dire plus qu'on ne pense ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?  
Qu'est-ce qu'une idée ?

Qu’est-ce que c’est que la pensée? La réponse ne gîte pas au niveau où l’on considère que son essence est d’être transparente à elle-même et de se savoir pensée. Elle est bien plutôt au niveau du fait que tout être humain en naissant baigne dans quelque chose que nous appelons la pensée, mais dont un examen plus profond démontre avec évidence, et ceci dès les premiers travaux de Freud, qu’il est tout à fait impossible de saisir ce dont il s’agit, sinon à s’appuyer sur son matériel, constitué par le langage dans tout son mystère. [...]

Cela pose des questions complètement nouvelles.

La première de toutes est de savoir si la conscience elle-même est bien cette chose qui se prétend peut-être la plus impondérable des choses, mais assurément la plus autonome, et si l’inconscient ne serait pas une simple conséquence, un détail, et un détail frappé de mirage, par rapport à ce qu’il en est des effets d’une certaine articulation radicale, celle que nous saisissons dans le langage, en tant que ce serait peut-être bien elle, après tout, qui aurait engendré ce quelque chose qui est en question sous le nom de pensée. [...]

Quoi qu’il en soit, dès lors qu’il s’agit au niveau d’une certaine passion, souffrance, dès lors qu’il s’agit d’une pensée, dont nous ne pouvons saisir nulle part qui la pense comme étant une conscience, une pensée qui nulle part ne se saisit elle-même, une pensée dont toujours peut se poser la question de qui la pense, ceci suffit pour que quiconque s’introduit dans cette étrange dialectique doive avoir renoncé, au moins pour lui-même, à la prévalence de la pensée en tant qu’elle se saisit elle-même. [...]

Suis-je le sujet de mes pensées ?  
Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?  
L’idée d’inconscient exclut-elle celle de liberté ?  
Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?  
Qu'est-ce qu'une idée ?  
Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Le langage ne sert-il qu'à communiquer ?  
Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?

Le psychanalyste doit être capable, au niveau de sa pratique, de se présentifier à tout instant comme étant celui qui sait quelle est sa dépendance à lui d’un certain nombre de choses qu’en principe il a dû toucher du doigt dans son expérience inaugurale, et par exemple sa dépendance à l’endroit d’un certain fantasme. Cela est en principe parfaitement à sa portée. Il ne doit pas considérer qu’il sait, sous prétexte que c’est au titre de ce que j’ai appelé le sujet supposé savoir qu’on vient le trouver. On ne le consulte pas sur ce qui est en marge d’un savoir quelconque, que ce soit celui du sujet ou le savoir commun, mais sur ce qui échappe au savoir, précisément sur ce qui est pour chacun ce qu’il ne veut radicalement pas savoir. [...]

Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?  
L’idée d’inconscient exclut-elle celle de liberté ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Tout ce qu’il construira comme psychologie de l’obsessionnel, tout ce qu’il incarnera dans telle tendance dite primitive, n’empêchera pas que, à mesure que la relation qu’on appelle de transfert sera plus loin poussée, il sera mis en question sur le mode fondamental qui est celui de la névrose, en tant qu’il comporte le jeu glissant de la demande et du désir. Rien ne saurait se déplacer dans un cas quand le psychanalyste ne sent effectivement pas que c’est son désir que la demande hystérique intéresse, que c’est sa demande que le désir de l’obsessionnel veut faire surgir à tout prix.

Mais cet appel, il ne suffit pas qu’il y réponde en démontrant à chacun de ses questionnants qu’il y a là telles formes qui sont déjà passées et reproduites selon la loi qui pour chacun règle ses rapports au partenaire. Il ne suffit pas qu’il recule la question vers je ne sais quelle réitération, toujours rétroactive. [...]

Ces constructions ne sont destinées qu’à séparer l’analyse de ceci où, en fin de compte, il est traqué. C’est à savoir qu’il finit par représenter pour le sujet ce à quoi le progrès analytique doit enfin faire renoncer celui-ci, à savoir cet objet à la fois privilégié et objet-déchet à quoi il s’est lui-même accolé. Position dramatique, puisque à la fin, il faut que l’analyste sache lui-même s’éliminer de ce dialogue comme quelque chose qui en tombe, et qui en tombe pour jamais. [...]

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?   
Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?   
Peut-on désirer sans souffrir ?   
Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?  
Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?  
Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?  
Savons-nous toujours ce que nous désirons ?  
Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

Jacques Lacan, *Mon enseignement*, 1967